stituaient la charge d'un homme. Il faut croire que les Maures ont transmis aux Arabes l'art de cultiver le chasselas : cet art s'est d'autant plus facilement perpétué que la loi de l'Islame défend de livrer à la fermentation le fruit de la vigne. Et l'on sait que le chasselas est précisément le moins vineux de tous les cépages. C'est pourquoi sa culture est très-répandue dans tout l'Orient.

Seulement, le chasselas d'Orient ne ressemble guère à ce que nos cultivateurs en ont fait. Il est plus charnu que juteux, et dépourvu de ce degré d'acidité qui constitue la saveur incomparable du chasselas de Fontainebleau. Le raisin de Fontainebleau, comme la pêche de Montreuil, est un produit entièrement civilisé dont la nature toute seule ne donne pas d'analogue.

La réputation de Fontainebleau menace d'être détrônée par celle de Conflans-Sainte-Honorine, dont les grappes d'or à grains écartés font l'admiration de tous les visiteurs : le jury appréciera la différence de jus et de goût.

Le raisin de table s'apprécie généralement d'après l'écartement des grains, leur grosseur et leur apparence dorée. Il y a aussi des raisins noirs dont la peau est plus mince et dont les grains ont une grosseur remarquable. Moins la couleur, on dirait des prunes de la Saint-Jean.

Comme étrangeté, mentionnons les raisins-cornichons, ainsi désignés à cause de la forme très-allongée des grains. Voilà, selon moi, de la civilisation à rebours.

Dans les raisins à confire, nous remarquons des grenaches de toute provenance. Mais il faut une intervention très-active du soleil pour donner au raisin cette consistance charnue qui le rend précisément propre à confire. Il faut que le raisin disposé au séchage n'ait pas de tendance à moisir, et pour cela qu'il soit parfaitement mûri. Les raisins à grains menus comme des baies, tels que les raisins de Corinthe, sont les plus aptes au séchage.

La pêche dispute vainement au raisin la royauté des fruits. D'abord la pêche ne se conserve pas, il faut la manger dans la saison ; et les fruits tardifs que donne le pêcher perdent leur saveur. De plus, la pêche est pauvre d'espèces. C'est tout au plus si on trouverait trois variétés : la pêche fondante de Montreuil, la pêche à chair adhérente du Midi, Pau, Cazères et Cavailhon, et la pêche plus tardive, qu'on nomme pêche de vigne.

La pêche est un fruit de gourmet, qui ne sera jamais vulgarisable.

La royauté serait bien mieux disputée au raisin par la poire que par la pêche.

Parlez-moi du poirier, dont le bois est si affectionné des sculpteurs. Ce premier avantage qu'il aurait sur la vigne, est bien compensé par les sarments que celle-ci prodigue à l'âtre du vigneron. La poire est presque aussi riche en variétés excellentes que le raisin. Elle est fermentescible comme lui ; et, sous le pressoir, elle fait une boisson suffisamment alcoolique, qu'on nomme *poiré* ou cidre doux, bien préférable à l'antique hydromel. Les poires à cidre de Bretagne sont particulièrement remarquables : c'est, d'ailleurs, une espèce qui rend beaucoup.

Les poires de table peuvent se diviser en deux genres, les poires de saison et les poires de conserve, quoique les poires de saison se conservent aussi dans un fruitier bien entretenu. Dans cette variété du genre, nous avons la cresane qui semble se fondre dans la bouche, comme une glace, et qui par sa forme ronde, avec sa longue queue, présente l'aspect de ces amphores étrusques, à large panse et à long cou : le doyenné, la louise-bonne, plus allongée, tous les beurrés dont la pelure sèche invite la dent ou le couteau d'argent ; la poire anglaise, qui est une réduction très-réussie des beurrés gris ; la duchesse, poire royale ; le bon chrétien, poire monacale, dont l'espèce précieuse s'est conservée dans un cloître d'Auch ; des pepins presque imperceptibles la caractérisent.

Nous n'en finirions pas si nous voulions dénombrer toutes les espèces.

Les poires d'hiver ou de conserve sont généralement destinées à la cuisson. Dans cette variété, Angers a produit un monstre véritable de grosseur, la belle angevine. Cette poire se pèse par kilogrammes. La chair en est presque ligneuse : cuite, elle vaut mieux. Son principal emploi est tout d'apparence : on s'en sert comme couronnement d'une corbeille de fruits de table.

La pomme est moins riche de variétés que la poire. Les pommes de table sont peu nombreuses, et peuvent se réduire à deux genres principaux, la calville et la rainette. Ici, le progrès de la culture consiste, non pas à multiplier les variétés, mais à développer la grosseur du fruit en conservant ses qualités, ni plus ni moins que ce qu'on fait pour les asperges. Les résultats obtenus sont remarquables : la Belgique et la Prusse se sont particulièrement distinguées sur ce point

Quant aux espèces rustiques, dites pommes à cidre, l'art des vergers les dédaigne, quoique les jardiniers belges cherchent à les civiliser.

Il est juste de nommer les principaux exposants de cette admirable collection de fruits ; ce sont, à côté des sociétés horticoles de Prusse et de Belgique, les sociétés françaises de Paris, de Marseille, Nantes et Angers, Clermont, Orléans, Dijon, Melun, Metz, Beaune, etc., et des cultivateurs qui font une véritable science de leur industrie, tels que MM. Desaine, Cochet, Jamin, Maudhuit et autres, sans oublier M. André Leroy, d'Angers, et MM. Baltet frères, de Troyes.

Je ne puis pas aller sur les brisées de Delille, ni de Gœthe et de Georges Sand, pour vous décrire la poésie des vergers. Je ne sais dans quel roman de Georges Sand, la *Comtesse de Rudolstadt*, je crois, se trouve un chapitre intitulé : *Le Verger du chanoine*. Je le recommande à nos lecteurs comme un chef-d'œuvre : après l'avoir lu, ils comprendront mieux la poésie de l'exposition du Jardin réservé, dont je viens de parler, comme d'une merveille.

Rien n'y manque, pas même ces dernières fleurs d'automne qui ont tant d'éclat et si peu de parfum. Hélas ! ce sont des fleurs coupées ; mais il y a un petit buisson de roses en pleine terre qui semble, dans sa beauté déjà souffrante, demander grâce au 31 octobre.

FR. DUCUING.

VI

La rue d'Autriche.

Quand on pénètre dans la rue d'Autriche, par le Jardin central, on se trouve tout d'abord en présence d'une œuvre remarquable qui occupe le centre du vestibule qui sépare les salles du Musée rétrospectif consacrées à l'Autriche. C'est une statue personnifiant la Guerre. Le casque, le glaive, le bouclier, tous les attributs obligés sont à peine nécessaires. L'attitude du corps, le port de la tête, l'énergie du visage indiquent suffisamment le caractère de ce personnage allégorique. Cette statue, bien connue des visiteurs du Champ de Mars est l'œuvre d'un membre de l'Académie des beaux-arts de Vienne, M. François Melnitzky, un artiste dont le nom est populaire en Autriche.

Je laisse de côté la galerie de l'Histoire du travail, où se trouvent les vases hongrois dont j'ai déjà parlé ici, et je traverse le *Salon* autrichien dont plusieurs de mes collaborateurs vous ont déjà entretenus. Si je ne craignais d'être accusé d'usurpation, je vous recommanderais une belle page d'histoire : *La Diète à Varsovie*, en 1773, de M. Jean Matejiko, et un tableau de genre, d'une finesse et d'une fraîcheur charmantes, *La Nuit et le Matin*, de M. Schön.

Je ne parle pas, je n'en ai pas le droit, d'un poëme au fusain, de M. Grottger, « La Guerre, » treize compositions d'une vigueur peu commune. Mais jetez un coup d'œil sur ces pages philosophiques, et dites si vous connaissez une plus éloquente protestation contre les préjugés belliqueux.

Mais je me hâte d'entrer dans la salle suivante consacrée au matériel des Arts libéraux. Ici encore, je vais me heurter à une *chasse réservée*, et ne pouvant vous parler des impressions diverses, des livres qui ont été passés en revue par M. Laurent-Lapp, je vous signalerai cependant les magnifiques reliures en or, acier, ivoire, velours, etc., de Batsche.

Pour n'avoir que peu d'années d'existence, la photographie n'en a pas moins un immense

développement, grâce aux services qu'elle a rendus aux arts et à l'industrie. Elle est représentée au Champ de Mars, pour l'Autriche seulement, par 58 exposants ! J'appelle votre attention sur la vitrine de MM. Verlac, Miethke et Navra. Entre autres choses, ces éditeurs exposent un album qui porte à la première page : « Polonia, 1863 ! » Que de souvenirs douloureux dans ce titre laconique ! L'album contient la reproduction en photographie de six tableaux de M. Arthur Grottger, dont je vous parlais tout à l'heure, six pages d'histoire qui racontent la terrible agonie de la Pologne. La sixième, c'est une sorte d'apothéose de la nation vaincue. Brisant la pierre de son tombeau, la Pologne s'est une dernière fois soulevée, et, réunissant pour cette lutte suprême tout ce qui lui reste d'énergie, de sang, de force, elle a vaincu son ennemie, et tient à son tour, sous ses pieds, vaincu, écrasé, le vainqueur de la veille. C'est une consolation et une espérance !

Dans la même salle, viennent se grouper les instruments destinés à l'étude ou à l'application des sciences. M. Voigtlander, de Vienne, expose de remarquables appareils pour optique et pour photographie. Une croix fort enviée manque au médaillon fort riche déjà de M. Voigtlander. 6 médailles d'or et d'argent et 7 décorations constituent un assez joli bagage, mais tout cela n'est-il pas la monnaie de la Légion d'honneur ?

On a relégué derrière une vitrine occupée par des reliures les préparations anatomiques. Ces pièces intéressantes pour les médecins ont, grâce à leur perfection, un aspect peu attrayant pour le public. J'approuve donc parfaitement la mesure qui, sans les cacher précisément, ne les expose pas brutalement aux regards des visiteurs, et cela d'autant plus que les intéressés sauront bien trouver l'exposition de M. Hyrtl, le Talrich de Vienne, qui a obtenu une médaille d'or pour ses pièces anatomiques et ses imitations des organes humains.

Je ne veux pas quitter cette salle sans appeler votre attention sur la belle étagère de M. Maurice Fischer, de Herend (Hongrie), qui se dresse au centre de la salle. Sa place serait plutôt dans le groupe III, le mobilier ; mais ces faïences peintes, ces porcelaines délicates, ces charmantes figurines qui imitent le vieux Saxe, ces potiches qui rappellent, par leur forme et leurs couleurs, les créations si recherchées de la Chine et du Japon, tout cet ensemble d'objets élégants et gracieux repose le regard et égaye cette salle un peu sévère, où l'œil passe des instruments de précision aux instruments de chirurgie.

J'ai admiré sur l'étagère de M. Fischer une coupe avec soucoupe en porcelaine, appartenant à l'impératrice d'Autriche. Les plus beaux modèles de Saxe et de Sèvres n'ont pas de peintures plus fines et plus délicates.

Dans la salle suivante, je rencontre de nouveau les éditeurs d'ouvrages de luxe, de gravures sur bois et sur acier, d'estampes, de musique, etc. Je vous engage à feuilleter les albums exposés par M. Paterno, de Vienne. A côté des beaux livres, les papiers de luxe et les reliures artistiques. Tout cela se tient évidemment. A côté des reliures en marqueterie, en mosaïque, de M. Theyer, de Vienne, à côté des mille objets de fantaisie qui ornent et encombrent surtout le bureau des personnes qui n'écrivent pas, vous trouverez des peaux de vélin d'une finesse et d'une égalité remarquables. Les éditeurs annoncent souvent une édition de luxe imprimée sur vélin. Ne vous y trompez pas. C'est tout bonnement un très-beau papier qui imite la blancheur et le satiné du vélin. Ce que je vous montre, au contraire, c'est une véritable peau de veau, réduite à l'épaisseur d'un fort papier, et qui possède une souplesse, un velouté, une blancheur, que la fabrication n'imite que de loin. C'est sur ce vélin que MM. Mame, de Tours, ont tiré quelques exemplaires de grand luxe. Mais quand vous saurez qu'une feuille de vélin sans défaut vaut environ 14 francs, je n'aurai pas besoin d'ajouter que cette espèce de parcheminerie ne s'emploie pas, en général, pour les éditions populaires. En face des éditeurs, des relieurs et des papetiers, les fabricants d'écume de mer ont élevé de hautes vitrines où ils ont entassé toutes les fantaisies des sculpteurs de Vienne. Vous avez vu, dans la galerie des machines, travailler l'écume de mer. Malgré cette initiation aux procédés qu'emploient ces fabricants, vous aurez peine à comprendre comment des doigts humains ont pu créer ces objets si fragiles, si délicats, si finement sculptés, si hardiment fouillés. Cette industrie compte à Vienne plusieurs établissements importants, parmi lesquels je citerai les maisons Eyer, Friedrich, Roch et Cie, Hiess, Beisiegel et Hess, de Vienne, etc. ; — à côté des pipes en écume, vous trouverez la vitrine de M. Meyer, qui expose divers objets en ambre travaillé et sculpté avec beaucoup de goût.

Le fond de la salle est occupé par les merveilles de la cristallerie et de la verrerie de Bohême. Il me suffit de vous indiquer parmi les exposants, MM. Wilhelm Hofmann, de Prague, dont les verres colorés et les cristaux fins, soutiennent la vieille réputation de la Bohême, et M. Adolphe Meyer, dont les grandes pièces de cristallerie ont été récompensées d'une médaille d'or. M. Henri Ulrich lutte pour enlever à la Bohême son quasi-monopole. L'exposition de ce fabricant renferme de jolis services de table, d'un bon modèle et d'une exécution assez bonne. Le jury a reconnu ses efforts et lui a donné une médaille de bronze.

Ai-je besoin de vous signaler l'exposition de M. Auguste Klein, de vous parler de l'élégante étagère qui occupe le centre de cette salle ? Quelle visiteuse ne s'est pas arrêtée devant ce monde de *bibelots* élégants, ces myriades d'objets de fantaisie dont Paris avait autrefois le monopole, et que M. Klein a, pour ainsi dire, acclimatés à Vienne. Il y a de tout dans cette vitrine, de la maroquinerie, de la marqueterie, des sculptures, des gravures, des ciselures, des cristaux, des porcelaines, des émaux, etc. L'or, l'ivoire, la nacre, l'écaille, les bois précieux, le bronze, tout est employé, tout se transforme sous des mains habiles, tout vient apporter son tribut à cette industrie élégante dont Mombro, Barbedienne, Tahan, sont les maîtres. Au reste, M. Klein ne semble pas craindre la lutte. C'est à Paris, en plein boulevard des Italiens, qu'il vient faire concurrence à ses rivaux français. Et, je dois l'avouer, le public a jusqu'à présent accueilli très-favorablement son audace.

Il faut quitter la rue d'Autriche et pénétrer dans les salles voisines pour voir les grands meubles, les étoffes, les vêtements autrichiens. Je me borne à indiquer cette exposition, qui est très-complète et très-riche et qui donne une haute idée de l'industrie viennoise. La rue d'Autriche ne contient que les accessoires du vêtement, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire la chapellerie, la ganterie, les chaussures fines, les cravates, la lingerie de corps, etc. Toutes ces vitrines se distinguent par une élégance, une science des dispositions, un tact, un goût, qui révèlent la grande capitale. On sait, du reste, que Vienne est la ville d'Europe qui rappelle le plus fidèlement le côté élégant de la vie parisienne.

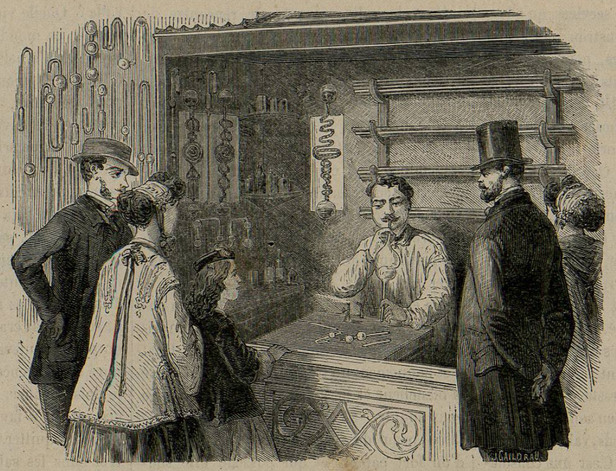
Au milieu des vitrines consacrées à toutes les créations de la mode, s'élève un pavillon où sont réunis les échantillons d'une des richesses minérales du pays. Je veux parler des opales et des grenats. Vous serez peut-être surpris de voir des grenats, exposés par MM. Schlechta et Cie, atteindre le prix de 8 et 10000 francs. Mais dans le compartiment voisin, vous trouverez les opales de Mme Émilie Goldschmidt, dont la valeur s'élève à 50, 60 et 75 000 francs. Dans un compartiment des mêmes pavillons, MM. Brex et Anders exposent, parmi quelques objets d'orfévrerie remarquables, un ostensoir d'un style excellent, dont l'ornementation est très-sobre, et qui mérite la médaille de bronze qui a été décernée à ces exposants.

Ce n'est qu'en passant rapidement (car ici encore je serais exposé à prendre *les pommes du voisin*), que je vous indiquerai la dernière salle où l'industrie métallurgique expose le résultat de ses travaux, de ses efforts, en face des échantillons envoyés par toutes les mines d'Autriche. D'un côté, les richesses naturelles, que l'exploitation rend chaque jour plus abondantes, de l'autre, ces mêmes produits, mais travaillés, transformés, rendus utiles et d'une application facile. Marienthal envoie ses ardoises qui ont obtenu une médaille d'argent, et voici que l'industrie de

luxe s'en empare et nous donne de charmants albums de notes élégamment réliés, où le vélin est remplacé par de minces feuilles d'ardoises.

Un pas encore, et nous allons trouver dans la galerie des machines l'emploi de ces métaux que la Hongrie, la Bohême, la Slavonie, la Gallicie commencent à fournir avec abondance. C'est à M. Charles Boissay qu'il appartient de vous en parler. Je dois me borner à vous montrer, avant de sortir, de charmantes boiseries pour portes d'appartements, pour fenêtres et pour portes-fenêtres. Et maintenant, nous voici hors du Palais; je ne vous quitte pas encore, cependant. Voici, sous le promenoir, la brasserie Fanta, où vous pourrez, tout en vous reposant de votre voyage en Autriche, entendre les musiciens de Bohême jouer leurs airs nationaux. C'est une des plus charmantes distractions que vous puissiez trouver au Champ de Mars. Si vous préférez le grand air, voici à quelques pas, dans le Parc, la brasserie Dreher où vous trouverez huit tableaux qu'un anonyme a consacrés à la représentation des costumes si pittoresques de l'empire d'Autriche.

VICTOR COSSE.



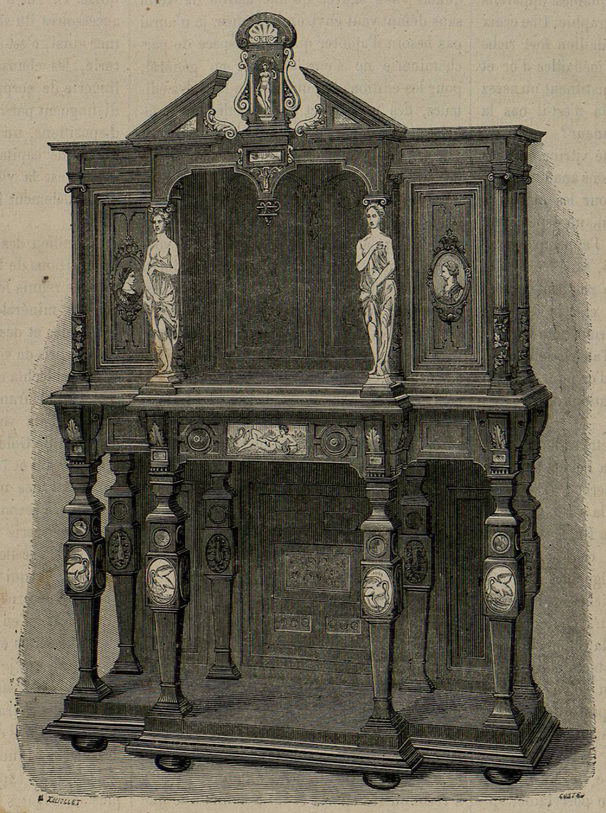
PETITS MÉTIERS : LE SOUFFLEUR DE VERRE. — Dessin de M. Gaildrau.

VII

Les Petits métiers.

LES SOUFFLEURS DE VERRE. — LES FABRICANTS DE THERMOMÈTRES.

Il est des industries auxquelles personne ne songe et qui semblent se cacher dans je ne sais quels recoins. Tout le monde possède un thermomètre dans les classes aisées, mais en interrogeant ce vigilant ami qui invite avec tant d'à-propos à se garantir du rhume, ou de la suffocation, quel est donc celui qui se demande à quelles mains, à quels soins il doit son excellent conseiller? Ah! que l'ingratitude est naturelle aux hommes!



MEUBLE DE M. SAUVREZY. — Dessin de M. Thiollet.

A peine sait-on de par le monde que nous devons nos thermomètres, soit à Réaumur, soit à Farenheith, c'est déjà beaucoup que tout le monde ne rogne pas un peu de la gloire de ces savants, pour en revêtir un être imaginaire que quelques étourdis appellent M. Centigrade.

Quant à la fabrication des ingénieux appareils destinés à nous révéler l'état de l'atmosphère, personne, ou presque personne ne le connaît.

Il est vrai qu'elle est restreinte, attendu qu'un thermomètre dure de nombreuses années et qu'il durerait des siècles sans les domestiques et les enfants qui se font un plaisir de l'approcher du feu, pour le voir monter.... monter.... plus qu'il ne peut.

Cette fabrication n'occupe donc que très-peu d'ouvriers. Un thermomètre se compose, on le sait, 1° d'une planchette ou d'une plaque de cristal (qui permet de suspendre l'instrument à l'extrémité des fenêtres); 2° d'un tube de verre qui s'élargit vers le bas, en formant un réservoir; 3° de mercure ou d'alcool. Les planches sont fabriquées à part, et les fabricants de thermomètres les achètent par quantités; les tubes s'achètent également par quantités. Vaugirard renferme la fabrique la plus estimée de ces tubes difficiles à réussir, à cause du forage intérieur d'une extrême exiguïté.

L'ouvrier en thermomètres n'opère, lui, que le travail suivant: il le munit de tubes de la hauteur nécessaire pour les planchettes dont il dispose, il y verse la quantité voulue de mercure ou d'alcool, opération très-délicate et mathématique, puis, à l'aide d'une lampe à esprit-de-vin il opère la soudure du tube. Cette soudure est précédée d'un tra-

vail destiné à chasser l'air de l'intérieur du tuyau de verre, l'ouvrier approche de sa lampe et, mettant le liquide en ébullition, le fait monter jusqu'au sommet du tube; l'air est ainsi refoulé par la colonne de mercure ou d'alcool. C'est alors que l'ouvrier s'empresse d'opérer la fermeture de l'appareil; il ne lui reste plus qu'à le fixer à la planchette avec de légers fils de fer.

Ce travail minutieux, que l'on peut suivre attentivement à l'Exposition universelle, s'opère ordinairement dans des ateliers composés d'un petit nombre d'ouvriers. Il est payé à la journée, et, à cause des soins qu'il exige, il ne permet pas au meilleur ouvrier de livrer plus de douze thermomètres dans les dix heures. Ce travail n'en est pas moins rémunératoire et fait gagner à l'ouvrier de quoi être largement à l'abri du besoin.

Ajoutons que les fabricants de thermomètres construisent aussi les baromètres, les alcoomètres et tous les instruments de cette nature.

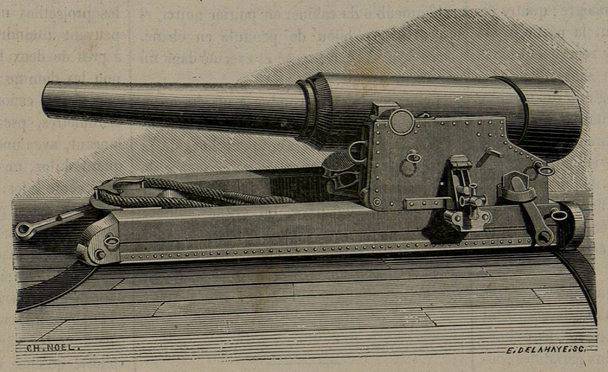
PAUL BELLET.

VIII

Les Meubles de M. Sauvrezy. — Classes 14 et 15.

C'est M. Sauvrezy que nous avions en vue, lorsque dans notre appréciation sur les meubles de M. Beurdeley nous nous exprimions ainsi :

« A côté des artistes chercheurs qui interrogent leur propre génie et lui demandent une forme neuve, un style nouveau qui soient la caractérisation de leur époque, nous devons placer ces autres artistes dont le goût et la science des styles anciens constituent le principal mérite, et qui savent admirablement faire revivre dans toute leur pureté, les conceptions des grands siècles éteints.... Les premiers sont les poëtes de l'art, les autres en sont les historiens. »



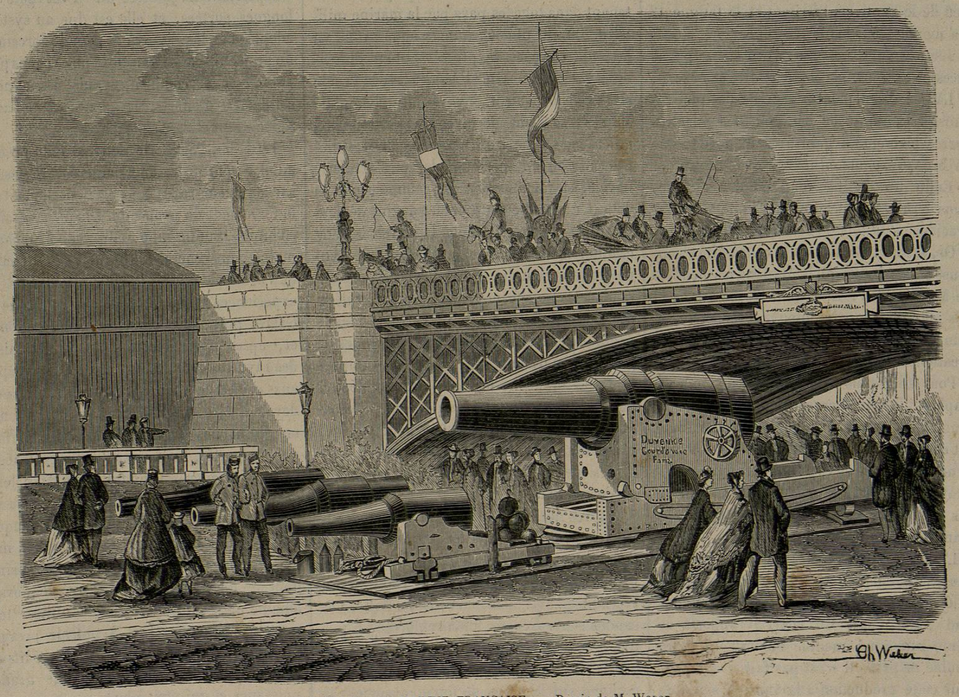
CANON GAUDET. — Dessin de M. Noël.

Saisissons l'occasion que nous offre M. Sauvrezy de compléter notre pensée. En lui, nous avons affaire à un chercheur, à un artiste de l'ébénisterie.

En effet, l'esprit qui a présidé à la conception du meuble que nous reproduisons, est complétement nouveau et n'a point d'analogue.

En vain appellerons-nous ce meuble une *crédence Renaissance;* nous céderons ainsi à une manie de classification qui est une des nécessités de notre époque.

Les caractères principaux de la crédence de M. Sauvrezy sont une simplicité expressive dans le dessin, un soin extrême de la silhouette au moyen des grandes lignes, une sobriété de bon goût dans les détails d'ornementation, et enfin une parfaite harmonie dans l'ensemble, qualités qui pour un meuble comme pour un



CANONS DE LA MARINE FRANÇAISE. — Dessin de M. Weber.